et aux diamants pour sa robe de bure, et troqué son blason contre " un chapelet ".

Le peuple la connaissait, la vénérait, l'aimait; il chérissait ses bienfaits, sa vaillance et sa gaieté. Un jour on la dénonce:

" Si l'on veut ma tête, dit-elle en souriant, je l'offre de grand cœur; mais je veux qu'on me guillotine avec ma coiffe blanche et que tous mes amis des faubourgs m'accompagnent à l'échafaud. "

On ne toucha pas à la " Coiffe blanche "

Une autre fois sœur Thérèse passe sur le pont Saint Michel, une troupe de sans culottes l'entoure et lui ordonne de danser autour d'une perche coiffée d'un bonnet rouge.

Oui, mes amis, dit-elle, et je suis pourtant bien fatiguée, car j'ai visité plus de vingt malades dans ma journée. Vous allez donc me voir danser le menuet ou la gavotte, à votre choix; mais je vous préviens que ce sera comme dans le Berry où l'épousée demande à chacun de ses danseurs une " obole pour son trousseau. "

—Et quel est ton époux ?

" Jésus. "

—Et qu'entends-tu par ton trousseau ?

—Des layettes pour mes nouveaux-nés.

—Tu as donc beaucoup d'enfants ?

—Je m'en connais plus de trente, et chaque jour il m'en naît un ou deux. Tenez, au moment où nous causons, là-haut, dans une mansarde, il doit y avoir à cette heure un petit patriote qui vient au monde.

Vraiment.

—Allons, ouvrez vos bourses et épargnez mes jambes; et que l'un de vous soit assez bon pour m'accompagner chez les petits pauvres.

Les gros sous affluèrent dans la main de la sœur et le peuple cria: " vive la coiffe blanche ! "

C'était un soir de Noël: sœur Thérèse se trouvait dans un grenier de la rue Taitbout, nouvellement sacrée de Brutus.

Une jeune femme venait de mettre au monde deux jumeaux. A côté d'elle, sur une paillasse infecte, délirait un enfant de trois ou quatre ans, en proie à la fièvre et à la faim; le père était mort.

Ce jour-là la pauvre coiffe blanche n'avait rencontré "qu'humiliations et menaces"; ses mains glacées étaient vides.